



HAL
open science

“ Il pleut ”

Benoît Goetz

► **To cite this version:**

Benoît Goetz. “ Il pleut ”. *Le Portique : Revue de Philosophie et de sciences Humaines*, 2015, Michel Leiris, 36. hal-01626765

HAL Id: hal-01626765

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01626765>

Submitted on 2 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Il pleut »

“It’s raining”

Die Theorie der Häuser

Benoît Goetz



Édition électronique

URL : <http://leportique.revues.org/2841>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2016

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Benoît Goetz, « « Il pleut » », *Le Portique* [En ligne], 36 | 2016, document 1, mis en ligne le 15 février 2017, consulté le 22 mars 2017. URL : <http://leportique.revues.org/2841>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2017.

Tous droits réservés

« Il pleut »

“It’s raining”

Die Theorie der Häuser

Benoît Goetz

- 1 Le « défilé théorique » qui s’interrompt ici pourra reprendre à tout moment. Pas de final donc, et s’il faut conclure c’est « pour ne pas conclure », ainsi que l’écrit Ernst Bloch à la fin de son *Experimentum Mundi*². Nous espérons avoir trouvé l’entrée d’un labyrinthe et nous être quelque peu habitués à le parcourir. Le labyrinthe était l’issue. Comme l’écrit Merleau-Ponty dans *Le Visible et l’invisible* à propos de ses propres recherches : « une fois entré dans cet étrange domaine, on voit mal comment il pourrait être question d’en sortir ». Nous n’aurons jamais fini d’explorer les maisons anciennes qui nous réservent bien des surprises. Et « il reste encore beaucoup de maisons à bâtir », disait Zarathoustra. Et aussi : « Tout se rompt, tout est de nouveau assemblé ; éternellement se bâtit la même maison de l’être »³. La « maison de l’être » est un anneau sans commencement ni fin. D’innombrables demeures s’y enlacent. Elles se saluent l’une l’autre. Par exemple Emmanuel Levinas croise et salue Ernst Bloch. Dans un de ses derniers cours donnés à la Sorbonne en 1975-1976 et intitulé « La mort et le temps », Levinas consacre trois séances à une lecture d’Ernst Bloch. Il commente en particulier un aphorisme de *Traces (Spuren)* intitulé : « L’étonnement »⁴. Cet aphorisme commence par une citation, placée en exergue, extraite de *Pan* de Knut Hamsun. Quelqu’un s’étonne de la pluie : « oui, imaginez cela, il pleut ». Qu’il pleuve n’est pas en soi étonnant. Ce qui est étonnant, c’est que, par là même, le monde devienne un instant habitable. « Il pleut » : c’est un *moment*, « cet instant, commente Levinas, où la lumière de l’utopie pénètre dans l’obscurité de la subjectivité »⁵.
- 2 Sous la pluie ou à travers la pluie a lieu une expérience de l’habitation. La pluie laisse entrevoir sur le mode de l’interruption un monde qui pourrait être un Foyer (*Heimat*). Le grand penseur de la responsabilité ne laisse donc pas tomber l’espérance. Il lit et commente *Das Prinzip Hoffnung*, ce que nous ne faisons plus guère. La pensée sociale, dit-il, comme la pensée religieuse parvient parfois, dans une certaine mesure, à récuser l’équivalence traditionnelle de la mort, de la solitude et de la vérité⁶. Pour Bloch, l’être,

l'« être lui-même », se joue dans le rapport entre les hommes. Que la socialité soit aujourd'hui viciée et le monde inhabitable n'empêche pas d'entrevoir ici ou là ce que l'on pourrait nommer des « lieux d'habitabilité ». Ce sont les « maisons de Bloch », dont les tracés innombrables sont esquissés dans *Le Principe espérance*. Le moment de l'étonnement est l'anticipation du monde qui n'est pas encore. Rigoureusement l'être n'est pas encore. Mais ce monde est déjà mien en un sens plus fort et plus intense que toute possession : *tua res agitur*⁷. Levinas commente l'interprétation de Marx par Bloch, selon laquelle le monde n'a de sens que subordonné à l'affranchissement et à l'émancipation de l'homme, à son *salut*. Le moment du « il pleut » est un moment qui échappe à la « damnation de l'inachevé »⁸. C'est ce que nous transmet le fragment de Knut Hamsun. La culture, certaines formes de culture plus précisément nous permettent d'entrevoir le monde achevé et cela « malgré la lutte des classes ou comme source du courage dans cette lutte »⁹. L'ontologie de Bloch est donc de structure éthique. L'être deviendra le chez-soi des hommes. « L'humain, écrit Bloch, obtient sa place dans une démocratie réellement rendue possible, tout comme la démocratie représente le premier lieu humainement habitable »¹⁰. On serait tenté d'ajouter qu'un espace politique inhabitable, l'« inhabitable capital » dont parle Jean-Paul Dollé¹¹, ne peut se prévaloir sans fraude d'être « démocratique ». L'habitabilité concerne donc l'être lui-même. On n'en conclura pas que l'être est politique, mais que la politique est une condition de ce que Levinas nomme, à partir de Bloch, la « marche de l'être ». Lorsque le monde devient habitable, c'est que l'être est en marche. Or les instants de « vraie habitation » sont les seules marques qui indiquent dans l'obscurité que l'espérance n'est pas illusoire. L'étonnement trouve ici un sens philosophique nouveau. Il n'est pas étonnant qu'il y ait de l'être plutôt que rien, mais que l'être ne soit pas encore et que pourtant il soit là maintenant. Entrevision de l'être achevé dans l'expérience d'un moment d'habitation.

- 3 *Le monde serait habitable !* Levinas ne montre aucune répugnance pour ce foyer de l'utopie. Il nous apprend à distinguer la maison choisie, la maison à venir, de la maison héritée, maison souche ou maison racine, maison de la claustration ; distinction essentielle. Le chez-soi utopique n'est conditionné par aucune autochtonie mais seulement par l'humanisation éthique du monde. Il n'est sans doute pas erroné de considérer que Levinas considère Bloch comme un penseur plus proche de lui que Heidegger : « Jamais peut-être un corps d'idée n'a présenté une telle surface où l'éthique et l'ontologique, en opposition lorsque le monde est inachevé, sont en surimpression sans que l'on sache quelle écriture porte l'autre »¹². Or il n'est pas de peu d'importance pour notre propos, que cette nouveauté radicale de la pensée de Bloch soit tout à la fois une pensée de l'habitation et une pensée de l'étonnement. Étonnement de l'être pleinement habité. Bloch, de plus, parmi les innombrables traces qui préfigurent cette habitabilité dont il établit le patient recueil, déchiffre le *saint Jérôme dans sa cellule* de Dürer une figure de ce qu'il nomme « l'étonnement heureux »¹³ qui enrichit ce que nous avons nommé plus haut le « nuancier du *thaumazein* ». Bloch compare la gravure représentant saint Jérôme à la célèbre *Mélancolie* :

Le compas repose négligemment dans la main de la Mélancolie, une lumière diffuse et triste tombe sur des objets épars, l'impression d'ordre si caractéristique du cabinet de travail des savants du XVI^e siècle est totalement absent, rien n'est plus opposé à cet ensemble que le décor bien ordonné de la gravure intitulée *Saint Jérôme dans sa cellule*. En conclusion la Mélancolie de Dürer a recours à des motifs astrologiques pour traduire l'angoisse sous la forme d'une confrontation avec un abîme possible, qui n'a même pas de fond

et qui ne peut donc arrêter la chute. La gravure représente la stupeur que fixe un désespoir s'ouvrant sur le Maintenant permanent ; la Mélancolie de Dürer constitue ainsi le document inestimable de l'étonnement négatif, sans fantôme ni enfer et même sans détermination saturnienne. Dans le Négatif aussi se retrouvent les mêmes formes de la question absolue, inconstructible, il y a des instants insupportables de l'étonnement. Ils sont forcément plus vagues que ses manifestations positives, car la seule chose précise qui puisse être dite à leur sujet c'est qu'ils constituent une peur radicalement indéterminée devant l'abîme. Pourtant l'abîme n'y est pas seul ; même dans la Mélancolie l'élément gorgonesque n'y est pas seul au monde, car en dehors de la stupeur de l'étonnement, il y a précisément un calme de l'étonnement, à la manière de saint Jérôme, qui indique la direction de l'autre lieu de l'Encore Ouvert. Car le renversement du point de vue, le sens contraire des mots primitifs qui se manifestait déjà dans tous les cas d'affects radicaux, et plus particulièrement dans les affects d'attente, fait moins que jamais défaut dans l'étonnement radical. D'où le fait que le même motif susceptible d'engendrer l'étonnement négatif, peut également engendrer le bonheur, en tant qu'aspect positif de l'étonnement.

- 4 Bloch interprète ces deux documents de culture comme le chiffre d'un même affect, l'étonnement qui, positif ou négatif, correspond à l'expérience de l'habitation du monde. Mais ce n'est pas tant d'espace que de temps qu'il s'agit. Dans la *Mélancolie*, l'ange séjourne dans un Maintenant permanent. D'où la stupeur qui naît de l'absence d'issue. La stupeur est toujours liée à l'abîme. Et l'on peut habiter l'abîme avec calme, de manière songeuse, patiente, mélancolique. Saint Jérôme est lui dans le monde *et en dehors du monde*. Penché sur le livre il entend (comme le saint Augustin de Carpaccio) « une voix venant d'une autre rive »¹⁴. C'est l'étonnement positif et heureux de l'accès à « l'autre lieu de l'Encore Ouvert ». Ces deux postures de pensées sont comme deux faces du prisme de l'étonnement radical. La question liée à l'étonnement radical, dit Bloch, est inconstructible. C'est dire qu'elle ne peut être posée au moyen d'aucune des formulations connues du questionnement. Il ne s'agit aucunement, répétons-le, de résoudre l'énigme de savoir pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien. Et, en un sens, la question inconstructible contient déjà la réponse. « Alors, écrit Levinas, s'insère l'étonnement qui est question et réponse, espérance d'un foyer, d'un *Dasein* où le *Da* doit être pleinement réalisé, et non pas du simple *Dass-sein* »¹⁵. La réponse est, serait, sera la réalisation du *Da*. Et c'est ce que réalise déjà ces deux gravures et leurs personnages. L'ange et saint Jérôme sont là radicalement. Question et réponse absolues. L'art nous donne donc à entrevoir des possibilités d'habitation. Nous n'habitons pas encore. L'habitation n'est pas encore réalisée. En conséquence, nous devons suspecter comme mensonger tout ce qui se donne aujourd'hui comme « habitation authentique », ne serait-ce que dans la publicité des produits immobiliers, mais aussi dans les marchandises poétiques frelatées que véhicule le « culturel » (au sens que donne à ce terme Michel Deguy). La pluie, et ces deux mots : « il pleut » dessinent une maison véritable.
- 5 L'étonnement de Bloch part de (presque) rien. Le bruit de la pluie agrmente le sentiment d'être abrité. Il rend la maison *audible*. Mais il ne s'agit pas de cela ici. C'est la pluie qui est l'abri. La pluie nous rappelle que nous habitons le monde. La pluie est un élément presque inapparent et « sans saveur »¹⁶. Elle vient de nulle part. Nous pouvons là encore suivre Levinas lorsqu'il parle de la sensation de l'« élémental » : « Le solide de la terre qui me supporte, le bleu du ciel au-dessus de ma tête, le souffle du vent, l'ondulation de la mer, l'éclat de la lumière, ne s'accroche pas à une substance. Ils viennent de nulle part »¹⁷.

L'étonnement du « il pleut » n'est pas gnoséologique. On ne se demande pas d'où vient. Cette expérience de l'habitation n'est pas un savoir mais déjà un absolu bonheur. Sous la pluie se découvre un « paradis virtuel »¹⁸.

- 6 Levinas *lecteur de Bloch* : cela doit être rappelé et souligné en un temps qui a délaissé toute espérance (et jusqu'à son souvenir, en effaçant ses traces¹⁹). Et Levinas, aussi, *penseur de la demeure*, condition de l'hospitalité, tandis qu'on le lit souvent comme un auteur « spiritualiste » indifférent aux réalités matérielles des établissements humains. Le visage de Levinas a besoin d'une maison (d'une « économie », écrit-il²⁰), d'une demeure ou foyer. Le recueillement de la demeure est la condition de l'accueil, de l'hospitalité. En répétant sans cesse que le visage selon Levinas n'est pas une image, une forme, un phénomène, ce qui est juste, on tend fautivement à l'idéaliser et à oublier sa « misère de tête qui ne trouve pas de lieu où reposer. » Si le visage fend la représentation, c'est pour mettre en relation avec un infini qui n'a rien d'abstrait²¹ : « le visage est une immédiateté anachronique plus tendue que celle de l'image offerte à la droiture de l'intention intuitive »²². Immédiateté anachronique : « peau à ride »²³.
- 7 Ce labyrinthe dont nous avons commencé à entreprendre l'exploration, nous l'avons nommé « le double de l'architecture ». Il est le revers animé des structures construites, tissé de gestes et de pensée, d'attitudes et de sens. La vie et la pensée ourlent linéaments et structures. Ce motif du double vient d'Antonin Artaud qui explique dans une lettre comment il comprend ce terme :

Je crois que j'ai trouvé pour mon livre le titre qui convient. Ce sera Le Théâtre et son Double, car si le théâtre double la vie, la vie double le vrai théâtre. Ce titre répondra à tous les doubles du théâtre que j'ai cru trouver depuis tant d'années : la métaphysique, la peste, la cruauté. Le réservoir d'énergie que constituent les mythes, que les hommes n'incarnent plus, le théâtre les incarne. Et par ce double j'entends le grand agent magique dont le théâtre par ses formes n'est que la figuration en attendant qu'il en devienne la transfiguration. C'est sur la scène que se reconstitue l'union de la pensée, du geste, de l'acte. Et le Double du théâtre, c'est le réel inutilisé par les hommes de maintenant²⁴.

- 8 Nous pouvons donc à bon droit, il semble, emprunter cette idée du double et l'appliquer à l'architecture. L'architecture n'est pas seule, autonome, autarcique. L'habitation est son double, car habiter, *quand cela nous arrive*, réalise l'« union de la pensée, du geste, de l'acte ». Une scène (*skène*), après tout, était à l'origine une petite maison, une tente pour acteurs.
- 9 Nous sommes tentés d'invoquer une autre référence littéraire où le motif du revers et celui de l'architecture se trouvent entrelacés. Elle se trouve chez Proust. Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le narrateur guette l'arrivée au Bois de Madame Swann pour l'accompagner dans sa promenade et contempler sa toilette qui crée autour d'elle un « intervalle d'élégance » dont ses amis respectent « l'espace et la nécessité ». Madame Swann, écrit Proust, semblait également emmener avec elle quelque chose de l'appartement qu'elle venait de quitter : « de cet appartement on aurait dit qu'elle portait encore autour d'elle l'ombre intérieure et fraîche ». Le narrateur ne levait pas « les yeux plus haut que son ombrelle, ouverte et tendue comme un autre ciel plus proche, rond, clément, mobile et bleu ». « Nous faisons quelques pas. Et je comprenais que ces canons selon lesquels elle s'habillait, c'était pour elle-même qu'elle y obéissait, comme à une sagesse supérieure dont elle eût été la grande prêtresse car s'il lui arrivait qu'ayant trop

chaud, elle entrouvrit ou même ôtât tout à fait et me donnât à porter sa jaquette qu'elle avait cru garder fermée, je découvrais dans la chemisette mille détails d'exécution qui avaient de grande chance de rester inaperçus, comme ces parties d'orchestre auxquelles le compositeur a donné tous ses soins, bien qu'elles ne doivent jamais arriver aux oreilles du public ; ou, dans les manches de la jaquette pliée sur mon bras, je voyais, je regardais longuement, par plaisir ou par amabilité, quelque détail exquis, une bande d'une teinte délicieuse, une satinette mauve habituellement cachée aux yeux de tous, mais aussi délicatement traillées que les parties extérieures, comme ces sculptures gothiques d'une cathédrale dissimulées au revers d'une balustrade à quatre-vingts pieds de hauteur, aussi parfaites que les bas-reliefs du grand porche, mais que personne n'avait jamais vues avant qu'au hasard d'un voyage, un artiste n'eût obtenu de monter se promener en plein ciel pour dominer toute la ville, entre les deux tours »²⁵.

- 10 Il ne serait pas exagéré de dire que Proust est un explorateur des *revers* et que son attention et son goût pour l'habillement est proprement architectural. Célestine Albaret cite ce propos de Marcel : « Elle avait des revers à sa robe qui m'ont fait rêver de Venise, tellement on aurait dit des gorges de pigeon »²⁶.
- 11 Curieusement Levinas a été frappé par cette fascination de Proust pour l'envers des habits –, ce qui l'amène incidemment à des considérations sur l'architecture. Dans un passage de *Totalité et Infini*, il s'essaie à caractériser la différence topologique de l'envers et de l'endroit, qui est plus profonde que toutes les différences de surface : « Proust admirait l'envers des manches d'une robe de grande dame comme ces coins sombres des cathédrales, cependant travaillées avec le même art que la *façade*. C'est l'art qui prête aux choses comme une façade [...]. La notion de façade empruntée aux bâtiments, nous suggère que l'architecture est peut-être le premier des beaux-arts. Mais en elle se constitue le beau dont l'essence est indifférence, froide splendeur et silence »²⁷. Le double de l'architecture, c'est la maison où la façade ne peut en aucun cas constituer l'essentiel : « la possibilité pour la maison de s'ouvrir à Autrui, est aussi essentielle à l'essence de la maison que les portes et les fenêtres closes »²⁸. Une maison n'est pas un visage, qui est toujours visage de l'autre, mais si j'ai un visage pour l'autre, il devrait être, *pour lui*, comme une maison. Que mon visage devienne une maison et ne se fige pas en face, en image de tête. Surprenante contribution de Levinas à la dénonciation du « façadisme »²⁹ !
- 12 La maison double l'architecture comme son envers le plus intime. Mais la maison elle-même n'est maison qu'à être habitée. Écoutons, pour finir, l'étonnant *accord* d'un architecte et d'un philosophe :

Il ne peut y avoir d'autonomie de l'architecture. Celle-ci n'est atteinte que par l'Habitation. Que là où son contenant la laisse être et accueillir l'autre. Accueillir l'autre mais aussi la matérialité des choses [...]. Elle a cela d'évident la maison, de ramasser en elle des murs et des ouvertures, d'être de la maçonnerie et aussi d'être à côté des murs. D'être dans sa matérialité de pierres appareillées ou de ciment et de fer mêlés, et d'être où tout cela n'est pas. Quel paradoxe ! Elle est une forme et elle est plus que de la forme. Une contradiction pèse sur elle et elle la résout dans l'évidence ; deux exigences contraires la travaillent : d'être du plein et d'être du vide, de développer à l'infini ses contours, d'exister de lacunes³⁰.

Aujourd'hui, et souvent par force, nous avons trop tendance à représenter les maisons comme des assemblages de pièces où se déroule au jour le jour la routine de la vie humaine. La maison devient presque un simple récipient où habiter. Pourtant ce n'est qu'en l'habitant que l'on fait vraiment de la maison une maison. La construction qui produit la maison n'est ce qu'elle est dans sa

vérité que si elle s'est accordée dès le départ à cette faculté de se laisser habiter qui éveille et assure constamment des possibilités plus originales d'habitation ³¹.

NOTES

2. *Experimentum mundi - Question, Catégories de l'élaboration, Praxis*, traduction de Gérard Raulet, Paris, Payot, 1981, p. 253.
3. *Ainsi parlait Zarathoustra*, « Le convalescent », traduction proposée par Jean-Luc Nancy in *L'Adoration*, Paris, Galilée, 2010, p. 80, n° 2.
4. Ernst BLOCH, *Traces*, Paris, Gallimard, p. 190.
5. Emmanuel LEVINAS, « Lecture de Bloch », in *Dieu, la mort et le temps*, Paris, Le Livre de poche, 1993, p. 114.
6. « On propose ici de quitter cette étude de la mort comme moment de l'ontologie, de la mort comme néant et de la temporalité accrochée à l'angoisse du néant pour en venir à une pensée où le sens serait certes encore attaché au monde mais où le sens du monde est profondément lié aux autres hommes. C'est ce qui advient dans une philosophie où la préoccupation sociale anime l'ensemble du savoir et de la culture et où la terminologie ontologique est liée à l'autre. Ce qui advient par exemple dans une pensée religieuse ou une pensée sociale », *ibid.*, p. 108.
7. Cela signifie que ce qui se passe dans le monde est mon affaire. « La constitution d'un lieu d'habitation humain et l'événement de l'être en tant qu'être, c'est le même événement, le même *Ereignis* d'auto-appropriation, l'apparition du possessif du *tua res agitur* », *ibid.*, p. 118.
8. LEVINAS, « Lecture de Bloch », *ibid.*, p. 113.
9. *Ibid.*, p. 111.
10. Cité par LEVINAS, *ibid.*, p. 109.
11. Jean-Paul DOLLÉ, *L'Inhabitable capital*, Paris, Lignes, 2010.
12. LEVINAS, *ibid.*, p. 109.
13. Ernst BLOCH, *Le Principe espérance, I*, *op. cit.*, p. 363.
14. « Cette voix venant d'une autre rive enseigne la transcendance elle-même », Emmanuel LEVINAS, *Autrement qu'être, op. cit.*, p. 186.
15. LEVINAS, *Ibid.*, p. 117.
16. Ernst BLOCH cite Lao-Tseu : « ... ce Tao du monde que Lao-Tseu appelle "sans saveur" et qui, pour cette raison, a la saveur la plus pénétrante qui soit », *Le Principe espérance, op. cit.*, p. 365.
17. LEVINAS, *Totalité et infini, op. cit.*, p. 150.
18. Ernst BLOCH, *Le Principe espérance, op. cit.*, p. 366.
19. Le principe responsabilité a vaincu et oblitéré le principe espérance. Beaucoup s'en réjouissent et le mot même d'« utopie » devient imprononçable. Roland Barthes à l'époque des *Fragments d'un discours amoureux* parlait de l'« obscène de l'amour » ; aujourd'hui il serait à propos de parler d'une « obscénité de l'espérance ». Rappelons que Hans JONAS a écrit *Das Prinzip Verantwortung* (1979), (trad. franç., par Jean Greisch, *Le Principe responsabilité*, Les Éditions du Cerf, 1990 et Flammarion, 1998) en grande partie contre Ernst Bloch. Sans doute ces deux principes ne sont pas radicalement incompatibles. Il est cependant à craindre que l'« heuristique de la peur » prônée par Hans Jonas n'ait contribué à la propagation du catastrophisme assez peu éclairé qui risque aujourd'hui de nous paralyser.

20. « La transcendance du visage ne se joue pas en dehors du monde, comme si l'économie par laquelle se produit la séparation, se tenait au-dessous d'une espèce de contemplation béatifique d'autrui (celle-ci s'invertirait par là même en idolâtrie qui couve dans toute contemplation). La « vision » du visage comme visage est une certaine façon de séjourner dans une maison ou, pour le dire de façon moins singulière, une certaine forme de vie économique. Aucune relation humaine ou interhumaine ne saurait se jouer en dehors de l'économie, aucun visage ne saurait être abordé les mains vides et la maison fermée : le recueillement dans une maison ouverte à Autrui – l'hospitalité – est le fait concret et initial du recueillement humain et de la séparation, il coïncide avec le Désir d'Autrui absolument transcendant. La maison choisie est tout le contraire d'une racine. Elle indique un dégagement, une errance qui l'a rendue possible, laquelle n'est pas un moins par rapport à l'installation, mais un surplus de la relation avec Autrui ou de la métaphysique. », *Totalité et infini*, op. cit., p. 187-188.

21. À moins d'accepter, comme LEVINAS, l'oxymore d'une « abstraction concrète », *ibid.*, p. 146.

22. Emmanuel LEVINAS, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, p. 145.

23. *Ibid.*, p. 145.

24. Antonin ARTAUD, *Lettre à Paulhan* du 25/1/1936.

25. Marcel PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Paris, Pléiade, p. 638.

26. Célestine ALBARET, *Monsieur Proust*, Paris, Robert Laffont, 1973, p. 153.

27. Emmanuel LEVINAS, *Totalité et infini*, op. cit., p. 210. « La relation avec Autrui, écrit Levinas, crève le plafond de la totalité » (*Autrement qu'être*, op. cit. p. 186). Derrida voit très juste et n'exagère nullement lorsqu'il parle à propos de *Totalité et infini*, d'« un immense traité de l'hospitalité », in *Adieu – à Emmanuel Levinas*, Galilée, Paris, 1996, p. 49. Et l'on retrouve d'ailleurs cette notion d'interstice qui est essentielle à une « architecture de l'hospitalité » : « ...l'essence équivoque de la maison creuse des interstices dans la continuité de la terre » (*Totalité et infini*, op. cit., p. 184).

28. *Ibid.*, p. 188.

29. On entend par « façadisme » la mode contemporaine qui consiste à masquer par des façades anciennes, seules conservées, un édifice entièrement neuf. Lâcheté et mensonge se réfugient derrière l'intention, peut-être louable, de préserver un certain patrimoine de façade.

30. Henri GAUDIN, *Seuil et d'ailleurs*, Paris, L'Imprimeur, 2004.

31. Martin HEIDEGGER, « Hebel – L'ami de la maison », *Questions III*, trad. Julien Hervier, Paris, Gallimard, 1966, p. 53.

RÉSUMÉS

Ce texte qui n'a jamais été publié est la conclusion d'un essai qui explorait la « maisons des philosophes ». Il faut entendre, par « maison des philosophes », la manière dont chaque grande philosophie propose un monde habitable, plus ou moins habitable, selon diverses modalités. Un monde parfaitement habitable serait celui de l'utopie. On envisage ici, dans ce texte qui peut être lu indépendamment du reste de l'ouvrage, la lecture entreprise par Levinas d'Ernst Bloch, penseur du *Principe Espérance*. On cherche ainsi à montrer que la responsabilité pour l'autre n'oblitére en rien la puissance de l'utopie.

This never-published piece is the conclusion to an essay exploring “philosophers’ houses”. By this term we mean the manner in which each philosophy proposes an inhabitable world—more or less inhabitable, according to various modalities. A perfectly inhabitable world would be the world of utopia. Here, in a piece that can be read independently of the larger work, we consider the reading started by Levinas of Ernst Bloch, thinker of the Principle of Hope. Thus we attempt with this piece to show that responsibility to the other doesn’t obliterate in any way the power of utopia.

Dieser nie veröffentlichte Text ist der Abschluss eines Essays, das die “Häuser der Philosophen” erkundete. Unter “Häuser” versteht Leiris die Art jeder grossen Philosophie eine mehr oder weniger bewohnbare Welt vorzuschlagen.

AUTEUR

BENOÎT GOETZ

Benoît Goetz est professeur de philosophie à l’Université de Lorraine. A publié : *La Dislocation – Architecture et Philosophie* (Verdier, 2001) ; *L’Indéfinition de l’architecture* (Éditions de la Villette, 2010) ; *Théorie des maisons, l’habitation, la surprise* (Verdier, 2011).